

## Grand entretien avec Roland Gori

*Roland Gori a été professeur de psychologie et de psychopathologie cliniques à l'université d'Aix-Marseille. Il est psychanalyste. Très critique des évolutions dans les universités et plus généralement de « l'évaluation consumériste, qui fait que toute activité et tout sujet humain doivent se "vendre" sur un marché », il combat notamment les dérives du scientisme. Il a été, avec un autre psychanalyste, Stefan Chedri, le principal initiateur de l'Appel des appels en 2008. L'objectif de cette initiative est résumé ainsi : « Nous, professionnels du soin, du travail social, de la justice, de l'éducation, de la recherche, de l'information, de la culture et de tous les secteurs dédiés au bien public, avons décidé de nous constituer en collectif national pour résister à la destruction volontaire et systématique de tout ce qui tisse le lien social. Réunis sous le nom d'Appel des appels, nous affirmons la nécessité de nous réapproprier une liberté de parole et de pensée bafouée par une société du mépris<sup>1</sup>. ». Il est membre du Conseil national du Front de gauche.*

*Roland Gori vient de publier L'individu ingouvernable aux Les Liens qui Libèrent.*

Propos recueillis par  
LOUIS WEBER

### *Savoir/Agir : Quel a été votre parcours*

Roland Gori : Je suis d'une famille que l'on peut qualifier d'italo-provençale. Mon père, cela a eu une certaine importance plus tard, était orphelin de père. Bien qu'il ait obtenu un Brevet supérieur, il est devenu ajusteur-tourneur, entrant très tôt « dans la production ». C'était donc un autodidacte, à l'époque marxiste et plutôt stalinien, ce qui ne l'a pas empêché de faire une carrière professionnelle notable et de devenir cadre. J'ai donc baigné dans une atmosphère familiale où on lisait *L'Humanité*, *La Marseillaise* et *Pif le chien*.

Ma mère était très méditerranéenne, adorant l'enfant unique que j'étais, originaire d'une famille plutôt catholique et de droite, comme pouvaient l'être à l'époque beaucoup de familles italiennes du Sud. Il faut tenir compte du fait qu'ils étaient certes tous les deux issus de l'immigration italienne mais appartenaient à la deuxième génération. Mes grands-parents étaient en effet arrivés à l'âge de cinq ans à Marseille.

1. Voir : <http://www.appeldesappels.org>

Mon père donc, Toscan et communiste, a voté communiste toute sa vie. Ma mère, plutôt de tradition de droite, mais bonne épouse italienne, a toujours voté comme lui !

Mon parcours scolaire a été plutôt classique, commencé au cours complémentaire (collège d'enseignement général) où je suis resté jusqu'en fin de cinquième. Mes enseignants ont insisté auprès de mes parents pour que je fasse ce qu'on appelait à l'époque un second cycle long. J'ai fréquenté un lycée de la bourgeoisie marseillaise, lycée où je ne me suis pas du tout adapté, que j'ai pris en grippe immédiatement et que j'ai toujours haï. Arrivé en quatrième, je me suis trouvé confronté à une sorte de bourgeoisie marseillaise que je n'appréciais pas du tout. J'étais, en terminale, tout près d'arrêter, j'étais dans la section appelée alors Math Elem et c'est paradoxalement mon prof de philo qui m'a rattrapé. Il m'a dit de passer au moins le bac philo. En pleine crise d'adolescence, j'ai donc quitté la classe de Maths Elem en milieu d'année pour entrer dans celle de philo. Et comme la première semaine je me suis intéressé à Sartre il m'a passé un savon...

Bref j'ai donc passé le bac philo pour devenir autonome et indépendant, au grand désespoir de mon père qui aurait voulu que je devienne ingénieur. Mais j'avais vraiment besoin d'indépendance et d'autonomie par rapport à mon milieu familial. Quand je lis des éléments de biographie de Bourdieu, je retrouve bien des traits communs, sauf que lui était Béarnais et rural et moi plutôt méditerranéen et urbain. Et en plus il avait du génie...

Ce qui a une certaine importance, c'est que j'ai tenu à quitter mes parents alors que je n'avais pas encore dix-huit

ans pour devenir instituteur suppléant. J'ai donc fait des remplacements d'instituteurs puis j'ai enseigné dans un collège d'enseignement général (CEG) au milieu des années 1960.

J'ai fait psycho en m'orientant plutôt vers les méthodes expérimentales. Cela m'a plu mais j'ai été du coup contraint d'arrêter de travailler en même temps que je faisais des études. Il fallait en effet passer deux gros certificats de sciences en licence de psychologie, ce qui ne permettait pas d'avoir un emploi à côté.

J'ai donc passé rapidement ma licence avant de « monter » à Paris faire l'équivalent du master professionnel actuel, à l'Institut de psychologie, le diplôme de psychologie clinique et pathologique.

Je trouve alors très rapidement – je n'avais que vingt-et-un ans – un poste dans un hôpital psychiatrique près de Châteauroux. J'y suis resté trois ans, bénéficiant d'un logement de fonction où ma fille aînée a fait ses premiers pas. Châteauroux était à l'époque une ville dévastée par le départ des militaires de la base aérienne américaine<sup>2</sup>. J'ai donc eu à m'occuper de patients malheureux, endeuillés par ce départ et le chômage qui en a résulté pour une partie de la population de la ville.

En quittant Marseille pour Paris, le prof de psychophysologie m'avait plutôt conseillé la recherche et pour cela, il m'avait orienté vers Paul Fraisse, le grand prêtre de la psychologie expérimentale<sup>3</sup>.

2. L'aérodrome de Châteauroux-La Martinerie-Déols (36) est une ancienne base aérienne américaine, utilisée par l'US Air Force en Europe de 1952 à 1967, jusqu'au retrait de la France de la structure militaire de l'OTAN.

3. Paul Fraisse (1911-1996) est connu pour ses travaux sur la perception du temps. Il

J'ai été débauché par un copain, Jean-Léon Beauvois, qui m'a entraîné vers la clinique pathologique pour ensuite lui-même virer vers la psychologie sociale, la plus comportementale. Je dois dire que je partais d'une vision objectiviste, voire positiviste de la psychologie. Un paradoxe de plus dans mes choix de vie. C'est l'impasse de cette approche comportementale qui me conduit à prendre en compte la dimension, on va dire, trans-subjective, ou subjective, familière à la psychanalyse.

En fait, je me retrouve dans un hôpital, où je suis à plein temps, où tout est carences : carence de médecins, carence d'internes, carences de praticiens hospitaliers de psychiatrie. Du coup, je me retrouve en position de faire des gardes, des permanences. Certes, je ne faisais pas la partie médicale mais la partie administrative et une partie à la fois psychologique et humaine, relationnelle. Et ceci après une formation académique où j'ai appris à faire passer des tests, je sais faire des MMPI<sup>4</sup>, ces questionnaires multiples à la mode à l'époque, je sais faire un bilan complet d'évaluation des performances intellectuelles et de détérioration mentale à la Benton. J'ai même passé un certificat de formation aux techniques projectives pour établir des « bilans de personna-

lité ». Mais une fois que j'ai mis tout cela dans le dossier du patient, je me retrouve en réunion de synthèse où on recompose et réunifie le patient qu'on avait d'abord morcelé, pour finalement aboutir à la question lancinante : est-il névrotique ? Est-il psychotique ? Ou est-ce qu'il est pervers ? Cela ne fait pas vraiment avancer le *schmilblick* malgré ce qu'ont toujours cru les psychiatres ! Le patient quant à lui revient vers moi du fait que je suis présent à l'hôpital, disponible avec mon logement de fonction, accessible. Je lui ai confisqué un savoir en lui faisant passer ces examens, il suppose que ce savoir va me servir à quelque chose, alors qu'en réalité, comme cela avait été le cas en psychologie expérimentale, je suis démuné. Mais ce savoir qui n'en est pas un véritable constitue une vraie propédeutique au « transfert ».

Comme je suis inscrit à Paris en thèse, je dis à Didier Anzieu, mon directeur de thèse, que je ne m'en sortais pas et qu'il fallait que j'en parle à quelqu'un. Il m'a indiqué une psychanalyste pour pouvoir lui parler de mes patients. Au bout de quelques mois, elle m'a dit « soit vous commencez une psychanalyse, soit on arrête », car effectivement je parlais moins de mes patients dans ces séances de « contrôle » que de mes problèmes personnels. En somme j'avais commencé mon analyse par un « contrôle », c'est-à-dire en inversant le processus standard. Il y a de quoi réfléchir à toutes ces impostures didactiques qui prescrivent des « formations aux psychothérapies » de manière bureaucratique, oubliant que la psychanalyse n'est rien d'autre que la mise en acte d'une méthode dans des pratiques cliniques. Donc impossible à prescrire par des normalisations.

fut président de l'Union Internationale de Psychologie Scientifique et directeur du laboratoire de psychologie expérimentale de l'Université Paris Descartes, puis de l'Institut de psychologie de la même université.

4. Le MMPI (*Minnesota multiphasic personality inventory* ou Inventaire multiphasique de la personnalité du Minnesota, du nom de l'université qui l'a mis au point, à partir de 1940) est un questionnaire d'évaluation de la personnalité (outil psychométrique), avec une visée diagnostique.

J'ai soutenu ma première thèse en 1969 avec Didier Anzieu sur la « Validité des critères linguistiques en psychologie clinique ». Ce qui renvoie à ma perspective objectiviste de départ, déjà évoquée. J'ai trouvé la psychanalyse sans la chercher puisqu'à chaque fois ce que je cherchais était plutôt du côté de l'expérimentation ou de la neurobiologie. Ce qui fait sans doute que je m'entends bien avec les psychologues expérimentalistes ou les neurobiologistes. Les choses se gâtent avec l'impérialisme cognitiviste et la rhapsodie de disciplines qui s'abritent sous l'étendard des sciences cognitives... Mais je les respecte et je distingue toujours les combats des idéologies scientifiques (au sens de Canguilhem) et les travaux scientifiques.

*S/A : C'est un sujet – la parole – sur lequel vous avez beaucoup écrit...*

Roland Gori : Oui, j'étais « passionné par le langage », comme le disait Anzieu. Possédé presque, en tout cas hanté. Ma première thèse est la mise en corrélation d'indicateurs linguistiques avec des changements dans les processus psychologiques dans des groupes thérapeutiques d'alcooliques. Personne ne voulait s'occuper des alcooliques à l'hôpital. On me les a confiés parce que les schizophrènes étaient pour les internes en psychiatrie, qui allaient faire une thèse et le médecin gardait les hystériques pour lui. Me restaient donc les alcooliques en cure de désintoxication dont les autres ne voulaient pas s'occuper.

J'ai mis en évidence dans ma thèse qu'il y a dans les énoncés de certains alcooliques – difficile en effet d'en faire une catégorie – qui pourrait caractériser un *style proverbial*. Ce qui me

frappait, c'est qu'ils parlaient avec des « on », avec des « il ». Et non pas en leur nom personnel, avec un « je ». Avec de savants calculs sur d'immenses ordinateurs, auxquels j'ai pu avoir accès grâce à Jean Maisonneuve, j'ai pu mettre en évidence une sorte de carence des énoncés assumés par le sujet d'énonciation. Les patients « alcooliques » se présentaient plutôt au nom de l'autre. « On dit que », « il faut », « les gens pensent que », etc. Ils s'effacent en tant que sujet d'énonciation dans la production de leur énoncé.

*S/A : Peut-on comparer cela à l'habitude, dans les milieux populaires et/ou dans certaines régions de s'adresser à une personne supposée « de rang social supérieur » en disant non pas tu ou vous mais il ou elle ?*

Roland Gori : Exactement. Il faudrait voir dans quelle mesure cela n'impliquerait pas une étude mettant en évidence des biais méthodologiques dans ma recherche. J'avais d'ailleurs fait des études complémentaires par des tests linguistiques différents. C'était l'époque où Luce Irigaray avait écrit *Communications linguistiques et spéculaires (Modèles génétiques et modèles pathologiques)*. Et dans sa thèse elle avait un peu ouvert la voie à partir d'une étude sur les déments séniles. Ce qu'elle disait, et qui me paraît juste concernait l'étude des différentes fonctions linguistiques (au sens de Jakobson) chez les déments séniles.

Et cela m'avait inspiré pour ma thèse : essayer de comprendre si on avait affaire à un style discursif particulier à cette population, et aussi si on pouvait trouver des marqueurs linguistiques qui rendraient compte de change-

ments psychologiques. Dans ma prise en charge thérapeutique des patients alcooliques et au moment où ils sont soumis aux injonctions de la société, de la famille et du personnel soignant, les patients s'effacent vraiment comme sujet d'énonciation dans leurs énoncés et ils ne retrouvent leur parole subjective que dans l'ivresse. En effet, comme on les traitait avec des médicaments assez forts et qu'ils sortaient le week-end, ils se remettaient à boire avant de refaire des cures de désintoxication à l'hôpital. C'est-à-dire des cures de conditionnement, des « cures de dégoût ». Sauf qu'entre deux séances de cure de dégoût certains se payaient une séance d'ivresse... Et là, ils assumaient le « je » et le « vous ».

Anzieu me disait : « Vous n'avez pas perdu une miette sonore de ce que vous ont dit vos patients mais vous n'avez pas entendu le sens qu'ils vous adressaient. ». Ce qui renvoie à l'interprétation. Et là, une nouvelle fois, c'est l'aporie d'une démarche objective qui m'amène à prendre en considération l'autre « chose », l'autre « région » de l'épistémologie, donc aussi l'autre région du psychisme. Et là, quelque chose se produit : je change mon axe de recherche. J'ai la chance – c'était une autre époque ! – d'être recruté comme assistant et inscrit tout de suite sur la liste des maîtres-assistants. J'avais en effet à mon actif non seulement ma thèse mais aussi un article dans une revue savante et même un livre. Je me retrouve donc maître-assistant à vingt-cinq ans à l'université d'Aix en Provence, où je reprends une autre tranche d'analyse. Je travaille autrement la question de la parole, en particulier la parole comme objet pulsionnel. J'écris beaucoup là-dessus. Je faisais l'hypothèse que

parler, c'est accomplir un acte corporel, donc un acte pulsionnel. En gros, parler c'est comme manger, il y a l'allégeance de la parole, de l'acte de parole, au corps et aux codes. Cela va devenir le sujet de ma thèse d'État, dont le titre sera « L'acte de parole. Recherches cliniques et psychanalytiques » publiée en 1978 chez Dunod<sup>5</sup>. Après avoir abordé la question de la parole du point de vue de la matière linguistique, du signifiant, je l'approche ensuite du point de vue de l'acte pulsionnel, en tant que métaphore des activités du corps. La parole c'est frapper, la parole c'est engrosser, c'est retenir comme les matières fécales. Je suis très « ferenczien »<sup>6</sup> à cette époque. Ce qui me fait passer d'une mouvance « péri-lacanienne » à Winnicott et Ferenczi, c'est-à-dire les post-freudiens les plus rigoureux en matière de *matérialisme pulsionnel*.

Je poursuis donc ma carrière de chercheur : la thèse, l'inscription sur les listes d'aptitude, tout en continuant mes activités en psychologie clinique sur des groupes, avec Anzieu, Kaës et d'autres. Je suis nommé professeur dit à l'époque de deuxième classe à Montpellier où je fonde un laboratoire de psychologie clinique.

*S/A : Comment se passe une analyse de quelqu'un comme vous, qui avez longuement étudié ces questions ? Quel rapport s'établit dans ce cas avec l'analyste ?*

Roland Gori : Tout le savoir académique que quelqu'un peut avoir vient

5. Gori R., 1978, *Le corps et le signe dans l'acte de parole*. Paris, Dunod. 274 pages.

6. De Ferenczi Sándor, psychanalyste hongrois (1873-1933).

embouteiller la possibilité même d'entendre ce qu'il dit. Si vous essayez de vous analyser à partir de ce que vous avez appris, vous vous engagez dans un processus interminable et quasiment inutile. Un peu à la manière socratique, on pourrait dire qu'il vous faut lâcher le savoir pour apprendre votre vérité par l'amour.

Je dis toujours aux étudiants que lorsque vous parlez, notamment sur un divan, vous avez l'intuition qu'il y a un sens dans ce que vous dites qui vous échappe. Ce sens qui vous échappe, c'est en quelque sorte l'Autre qui en est dépositaire. Pour parler comme Lacan, en parlant vous constituez un petit a (l'objet de la pulsion), lorsque vous parlez vous balancez des épiluchures, il y a un petit tas qui se constitue, un petit a. C'est l'analyste et c'est lui qui devient le dépositaire de ce petit a, de ce petit tas, de ce que vous dites sans le savoir, avec l'intuition que vous le dites mais que cela vous échappe. Alors il faut bien supposer que ces débris de sens qui vous échappent un Autre les recueille. Quand vous parlez, vous vous posez la question : « Qu'est-ce que je raconte ? ». L'Autre qu'est-ce qu'il entend ? Et pour que ça marche un peu il faut surtout qu'il ne dise rien. Sinon il dévoilerait le leurre du transfert. Mais il faut quand même que de temps en temps il vous ramène à la démarche. C'est à partir de là que se constitue une demande à l'Autre. Demande à laquelle il ne répond pas mais dont il se sert pour manoeuvrer et vous amener à entendre ce que vos mots disent. Je cite souvent à ce propos la phrase de René Char : « Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux ». À la fin de l'analyse, cela fait partie de mes travaux, il y a

comme un processus de deuil lorsque vous vous rendez compte que vous serez toujours seul dans votre rapport à votre propre parole, et que l'Autre lecteur de pensées n'existe pas. Et que personne d'autre ne pourra lire vos pensées pour dire votre vérité. Celle-ci se trouve dans ce que vous dites, sans le savoir. Vous êtes donc seul le dépositaire de ces miettes de vérité dans le langage et les petits signes.

*S/A : C'est plus clair que ce que disent et écrivent à ce propos beaucoup de psychanalystes !*

Roland Gori : C'est peut-être parce que j'ai toujours été convaincu de l'importance de la parole comme médium d'une méthode qui utilise à plein tuyaux les fonctions éthico-poïétiques du langage et les fonctions pragmatiques des actes de parole.

À Montpellier, j'ai commencé par créer un laboratoire de psychologie clinique. J'ai été élu au Conseil supérieur des corps universitaires<sup>7</sup>. Pour la première fois, jeune trentenaire, je me suis retrouvé dans une position de pouvoir, avec tous les plaisirs et délices, les crimes et les remords que cela comporte. L'intérêt d'avoir un pouvoir, c'est de constater qu'il ne vous sert à rien dans les choses de l'amour, de la vie et de la mort. La politique authentique serait non pas d'avoir pouvoir mais de le donner. On n'en est loin...

Dans mon analyse, les choses ont beaucoup bougé. Je m'intéresse de plus en plus à l'hystérie, aux passions. Je reste fidèle à mes travaux sur le langage mais sous l'angle : « Comment

7. Une des dénominations, de 1979 à 1983, de l'actuel Conseil national des universités.

le langage peut-il produire une rhétorique des passions ? » comme aurait dit Aristote. Je monte le premier centre de recherche inter-régional de psychopathologie clinique à « quadruple sceau », avec les quatre universités de Montpellier I et III, Aix-Marseille I et II, Nice, en intégrant la médecine et la psychologie.

Je travaille avec l'idée que la clinique étant l'interface commune aux psychiatres et aux psychologues, il convient d'adopter une démarche plurielle. L'accent est mis sur les stages cliniques, les psychologues sont invités à passer dans les services de médecine, ce qui est une innovation. Je promeus une conception de la thèse en clinique comme théorisation de la pratique des « cas ».

À la fin des années 1980, je commence à me heurter aux « experts » de la DRED (Direction des Recherches et Etudes Doctorales), une des inventions de Claude Allègre, alors conseiller de Lionel Jospin au ministère de l'Éducation nationale. Nous avons vu débarquer par exemple Vincent Courtillot, avec l'ambition affichée de « normaliser ». Pour lui, il fallait tout « expertiser » à cette fin et aligner l'ensemble des disciplines universitaires sur les rituels internationaux des sciences « dures ». Ce fut le commencement de la fin pour certaines disciplines ou certaines heuristiques ! Lorsque le gouvernement japonais invite aujourd'hui ses universités à supprimer les départements de sciences humaines et sociales pour la formation technique et les recherches plus « utiles », il poursuit l'entreprise de démolition d'Allègre et consorts...

C'est en 1992 que le premier conflit a éclaté avec des « experts ». Il se trouve que j'avais auditionné certains d'entre

eux au CSCU et qu'ils ne m'avaient nullement impressionné par leurs travaux, avec tout le respect dû aux personnes. En 1984, je présidais le conseil national du mouvement clinique visant à séparer la psychologie, science du comportement, et la psychologie clinique, science de l'inter-subjectivité et nous avions la tentation de demander la création d'une sous-section du CNU. Jacques Curie<sup>8</sup>, un des « experts » proche du pouvoir, avait convaincu Alain Savary de refuser cette scission. En un sens, en 1992, on assiste donc à la revanche de certains ayatollahs des sciences du comportement venus nous « expertiser ». Et cela malgré le fait que ceux qui s'étaient engagés dans notre projet n'étaient pas n'importe qui, avec Guy Darcourt président du CNU en psychiatrie, Yves Poinso, le patron de la psychiatrie à Marseille, etc. Pour nos « experts », cela ne comptait pas, notre revue<sup>9</sup> était selon eux de l'auto-publication. Il en était de même pour les livres, pour les travaux du laboratoire. En revanche, on s'étonnait de ne pas nous voir publier en anglais. Cette première expérience très négative des évaluations m'a conduit à me porter candidat au CNU sur une liste Sgen-CFDT, celle du Snesup étant complètement verrouillée par nos adversaires épistémologiques. J'ai été élu et suis devenu vice-président de la commission psycho. Nous avons un peu réussi à inverser les choses et, surtout, à faire entendre aux

8. Jacques Curie (1935-2012) a été psychologue du travail à l'AFPA puis professeur de psychologie sociale et du travail à l'Université de Toulouse-Le Mirail.

9. *Cliniques méditerranéennes*, revue publiée par le centre inter-régional de recherches en psychopathologie clinique. Roland Gori en est un des directeurs de la publication.

gens de bonne volonté que la psychologie pathologique et la psychologie clinique, ce n'était peut-être pas tout à fait la même chose. J'ai toujours voulu une biodiversité des espèces épistémologiques. Et au CNU j'ai rencontré des gens de « bonne compagnie ». Il paraît que ça a changé...

Au total, je pense que durant ces quinze années de présence au CNU – dont quelques-unes à la vice-présidence et à la présidence de la section – n'ont pas été inutiles et que des choses ont pu avancer. L'idée qu'il existe une biodiversité des espèces épistémologiques a fait du chemin depuis. Et que, accessoirement, il était possible de vivre ensemble sans s'entretuer comme cela avait été le cas parfois auparavant avec quelques « anges exterminateurs » de l'expertise !

Ensuite, je suis retourné à Aix-Marseille où j'ai développé un laboratoire de recherche, qui travaillait beaucoup sur la question de la place de la souffrance psychique dans les services de médecine, de cancérologie ou de chirurgie. Ma femme, qui a fait une thèse de neurosciences, puis de psychopathologie, qui est médecin, qui a fait un parcours hospitalier, m'a apporté beaucoup sur le plan épistémologique. Nous avons travaillé sur l'épistémologie des discours rendant compte des souffrances psychiques en médecine.

*S/A : Vous avez beaucoup écrit sur le scientisme, notamment à propos de certains excès ou de certaines dérives de l'évaluation. Qu'entendez-vous par scientisme dans le domaine de la psychiatrie ?*

Roland Gori : C'est une espèce de romantisme du chiffre, de mystique de

l'objectivité, voire de mystification de la procédure, qui ne rend pas compte du caractère transactionnel de ce qui est scientifique. J'ai beaucoup travaillé sur l'acte de parole, avec des approches diversifiées.

Je me suis intéressé ensuite aux passions, et notamment sur l'importance du langage dans le déclenchement des processus passionnels. J'avais noté aussi à la fin des psychanalyses, comme je l'ai dit plus haut, l'émergence de processus passionnels. La passion est donc en un sens le fétiche qui vient faire écran au deuil que produit la fin d'une cure, en renvoyant le patient à son extrême solitude.

*S/A : De façon concrète, qu'entendez-vous par une passion dans ce contexte ?*

Roland Gori : Souvent, à la fin d'une cure, l'analysante ou l'analysant tombe follement amoureux de quelqu'un qui n'est pas forcément l'analyste. Il se produit donc un transfert latéral. Je cite souvent la phrase de Breton : « C'est comme si je m'étais perdu et qu'on vint tout à coup m'apporter de mes nouvelles »<sup>10</sup>. Proust en a beaucoup parlé aussi en faisant dire à Swann : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! »<sup>11</sup> C'est comme cela. Sinon, on est face à une extrême solitude. La fin d'une cure, c'est précisément l'acceptation de cette solitude. Mais avant d'ac-

10. André Breton, *L'amour fou* [1937], Paris, Gallimard, 1989, p.13.

11. Marcel Proust, *Un amour de Swann* in *Du côté de chez Swann*.

cepter cette extrême solitude, la passion est là pour faire écran. Cela peut être dangereux du point de vue de la pratique analytique et conduire à différentes catastrophes, suicides, etc. Vous vous dépouillez de tout, il se produit une mise à nu que l'analyste produit d'une certaine manière, et que l'objet passionnel vient recouvrir. Se séparer, c'est étymologiquement enlever la parure. Cette séparation constitue la fin d'une cure analytique.

À Marseille, avec Marie-José Del Volgo, ma compagne, nous avons travaillé davantage sur les discours des patients qui se plaignent de souffrances somatiques – ils sont en effet hospitalisés. Ce qui nous a conduits à travailler sur l'épistémologie, sur le statut de l'énoncé analytique. Dans ce cadre, nous avons beaucoup critiqué la notion de psychosomatique pour essayer de montrer qu'il s'agit d'une construction idéologique du discours, un compromis entre le discours médical et le discours psychanalytique. Nous avons « revisité » la notion de causalité, vestige du discours religieux dans la production des connaissances. On ne peut pas considérer que cette notion de psychosomatique puisse expliquer quoi que ce soit dans l'approche même d'un symptôme somatique. Que cela ne passait pas par là. Or, dans une sorte de psychologisation, on explique qu'une douleur d'estomac est due à la relation avec la mère, que l'asthme est dû à la relation étouffante avec la mère, que les malades « psychosomatiques » ont des modes de pensée opératoire etc. Or, la biologie apporte des éléments qui invalident totalement tout ce fatras de discours. Travaillant à l'hôpital, Marie-José a pu constater que l'asthme était établi par un test médicobiologique tout à fait objectivant qui

indique s'il y a ou non prédisposition à ce trouble. Cet asthme n'a rien à voir avec celui dont parle le patient, à qui la crise d'asthme arrive comme un événement de vie, subjectif, dans son histoire personnelle. L'asthme dont parle le patient est un fragment de vie vécue, un fragment de discours surtout.

Cela nous a incités à travailler du côté de la physique quantique, notamment avec l'opérationnalisme méthodologique de Bohr qui s'appuie sur le principe de *complémentarité* qui dit que les théories ondulatoires et corpusculaires de la lumière, par exemple, sont vraies toutes les deux mais exclusives l'une de l'autre. Nous avons posé à partir de là le principe selon lequel on pouvait rendre compte de l'asthme en tant qu'événement médico-biologique, construit par la démarche médicale, et en même temps en tant qu'événement de discours. Mais que l'on ne pouvait pas confondre les deux. À partir de là, on fait exploser une causalité unique et simpliste du type : c'est tout organique ou c'est tout psy ou dans un compromis idéologique disant que c'est psychosomatique. Nous entrons donc dans le domaine de la complexité, parfois jusqu'à dire que le résultat d'une expérience est l'artefact des conditions expérimentales, que chaque science crée son objet, chaque méthode son résultat.

Cela s'accorde bien avec mes théories du langage : le reproche qu'on peut faire aux scientifiques, j'y reviens, c'est qu'ils font l'impasse sur le langage dont ils se servent. Merleau Ponty et Romain Gary le disaient déjà chacun à leur manière : les plus grands faussaires, ce sont les réalistes car ils ignorent la dette qu'ils ont vis-à-vis du dispositif qui leur permet d'énoncer ce qu'ils énoncent. Le scientisme est là : et cela

a beaucoup d'importance en politique aussi.

Il y a eu toute une période de refus de cette idée. Dans une perspective qui emprunte davantage à Foucault qu'à Canguilhem, la fonction politique et sociale du discours médical constitue depuis la fin du dix-neuvième siècle un nouveau récit permettant l'assujettissement des individus à des pouvoirs politiques. Ces travaux ont débouché sur diverses publications<sup>12</sup>.

*S/A : C'est de là que vient votre refus des empires ?*

Roland Gori : La période que je viens d'évoquer était pour moi celle de la critique épistémologique.

Et puis vient une autre question, celle des formes de savoir en relation avec les logiques de pouvoir. Qu'est-ce qui fait qu'à certains moments la psychanalyse a les faveurs de l'opinion alors qu'à d'autres moments, il y a plutôt du désamour ? Ce n'est pas lié aux résultats qu'elle a pu apporter ou à ses lacunes ou à ses limites mais à ce que Bourdieu appelait son *utilité sociale*. Sa rationalité technique est utilisée comme discours de légitimation sociale. Cette approche est venue plus tard dans mes recherches, après un long travail sur la psychiatrie, sur la médicalisation de l'existence, période au cours de laquelle je m'intéresse davantage à Foucault et à Bourdieu. Ce processus qui m'a conduit aussi à publier avec le philosophe Pierre

Le Coz *L'empire des coachs*<sup>13</sup> ou avec Marie José Del Volgo<sup>14</sup>.

Je n'ai rien de particulier contre le *coaching* mais comment expliquer qu'il soit aujourd'hui à la mode ? C'est une matrice d'intelligibilité du sujet humain, comme une micro-entreprise libérale, autogérée, ouverte à la compétition et à la concurrence sur le marché des jouissances essentielles.

L'arrivée du *coaching* santé a provoqué un certain affolement, alors que ce n'est parfois que de l'éducation à la santé. Ce n'est pas mauvais en soi mais qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné ce soit ce type de discours qui a la cote ? Ce n'est pas du tout lié à son efficacité, comme on le dirait d'une machine, mais à l'accueil qu'il reçoit dans une société parce que ce qu'il propose comme élément symbolique est en affinité élective avec les valeurs qui organisent les pratiques et les dispositifs sociaux. Il y a des attractions sociales entre certains concepts et certaines valeurs culturelles.

*S/A : Revenons aux experts et à l'évaluation...*

Roland Gori : C'est effectivement une question qui m'a beaucoup occupé. Après quinze ans de CNU, je connaissais évidemment l'évaluation, l'appréciation à porter sur des dossiers, etc. J'ai pu mesurer ce qui a changé pendant cette période et qui m'a fait claquer la porte de ces instances. À la fin de cette période, vers 2000, il n'était plus possible de parler du contenu d'un

12. Gori R., Del Volgo M.J., 2005, *La santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, Paris : Flammarion, 2014 ; Gori R., Del Volgo M.J., 2008, *Exilés de l'intime La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*. Paris : Denoël.

13. Gori R., Le Coz P., 2006, *L'Empire des coachs. Une nouvelle forme de contrôle social*. Paris : Albin Miche

14. Gori R., Del Volgo M.J., 2005, *ibid.* ; Gori R., Del Volgo M.J., 2008, *ibid.*

travail. Bien que j'étais en principe en position de pouvoir, on ne se gênait pas pour me dire : « Vous n'avez pas le droit de parler du contenu d'une thèse, d'un livre ou d'un article ». La seule chose qui importe, c'est la revue qui le publie, c'est le facteur d'impact (*impact factor*). Tous ces éléments formels me donnaient l'impression que nous étions devant une imposture. Je voyais comment on fabriquait les dossiers de celles et ceux que l'on voulait pousser. J'ai vu à ce moment-là que la notion de valeur se trouvait réduite aux acquêts d'une pensée qui est une pensée utilitariste, calquée sur la rationalité pratique dont parle Max Weber. Une rationalité formelle. On arrivait à des situations ubuesques comme de dire qu'un article publié dans la revue du directeur du laboratoire ou de la thèse ne pouvait pas compter. Je leur disais : ou bien vous avez confiance dans le système en double aveugle, dans ce cas le fait que l'article soit paru dans la revue du directeur de thèse n'a aucune importance. Ou bien vous n'avez pas confiance dans votre propre système, c'est l'aveu que vous vous méfiez de ce que vous imposez comme régulation épistémologique et institutionnelle. C'est ce qui m'a fait quitter un système que je jugeais complètement fou. Un exemple : j'ai participé un jour à un jury plutôt prestigieux dans un pays européen amené à juger des travaux dans le domaine biomédical. Étant le plus ancien dans le grade le plus élevé, j'ai présidé cette instance d'une dizaine de membres. J'ai travaillé le dossier avec l'aide d'un collègue oncologue à Marseille, qui m'a expliqué ce qui m'était le moins familier. J'arrive en proposant de débattre du contenu du dossier. On m'a répondu : « non, nous

allons calculer l'indice h<sup>15</sup>, puis l'indice m ». En somme, on avait réuni réuni ces collègues à grands frais pour additionner deux nombres, ce qu'une machine aurait pu faire aussi. Ce système ne m'apparaît plus supportable.

Il fait de la valeur le système de dévaluation de ce que vous faites pour constituer une injonction sociale visant à vous soumettre à un système de règles symboliques qui a un sens précis : insérer dans un système d'hégémonie culturelle anglo-américain, pour aller vite, de type utilitariste et positiviste la plupart des chercheurs. C'est une fabrique de servitude volontaire.

*S/A : Est-ce la raison pour laquelle vous avez lancé l'appel des appels en décembre 2008 avec Stefan Chedri, lui aussi psychanalyste ?*

Effectivement. Quand je présentais mes travaux ici ou là chez les magistrats, chez les journalistes, chez les pédiatres, chez les psychologues, chez les pédagogues, je me rendais compte qu'ils se plaignaient tous de la même chose. L'évaluation généralisée des comportements, des produits et des activités humaines est une façon d'obliger à se calibrer sur le modèle de la marchandise et du spectacle. C'est le règne de la quantité, de la forme et de la procédure. L'appel a été largement signé, jusqu'à près de 90 000 signataires aujourd'hui.

15. L'indice h (ou indice de Hirsch) est un indice par lequel on prétend évaluer la productivité et l'impact scientifiques d'un chercheur (ou d'une équipe) en fonction du nombre de citations de ses publications. L'indice m est le rapport entre le nombre d'articles lus par un chercheur et le nombre d'articles publiés pendant une période donnée.

Dans mes travaux plus récents<sup>16</sup>, j'essaie de mettre en évidence qu'en gros, nous sommes dans un système, dans une rationalité technique et instrumentale qui se substitue à la relation politique. La technique s'installe dans tous les domaines où l'autorité a failli. En ce sens, nous avons déjà quitté l'espace démocratique, nous n'avons plus que des formes dégénérées de démocratie, d'expertise et d'opinion. Les deux mamelles du dispositif de servitude sont aujourd'hui le système technicien, qui s'auto-produit et s'auto-emballe, qui nous rend de plus en plus dépendants des objets et des systèmes techniques et de moins en moins des relations, notamment de culpabilité pour revenir à la psychanalyse, à l'Autre. L'Autre est en réalité transformé en objet technique. Moi-même, je deviens un objet technique. Un exemple : sur les sites de rencontre, on se présente comme pour un entretien d'embauche, dans une posture de réification, de chosification.

Ce système de la technique, très important, s'accompagne, c'est la deuxième mamelle, de l'évaluation consumériste, qui fait que toute activité et tout sujet humain doivent se « vendre » sur un marché. Pour moi, la société de la marchandise, ou celle du spectacle comme le disait Guy Debord, ce n'est pas simplement la transformation des choses en marchandises. C'est le fait qu'elles ne peuvent avoir de visibilité sociale, voire *ontologique*, qu'à la condition d'avoir pris la forme de la marchandise et du spectacle, le spec-

tacle étant selon Debord le lieu où la marchandise se contemple elle-même.

Ce qui a des conséquences dans le domaine du soin, où l'acte de soin n'a pas de visibilité s'il ne se transforme en marchandise. On ne prend pas en compte la parole gentille de l'infirmière quand on passe une IRM. Avec la tarification à l'activité à l'hôpital, les actes techniques sont favorisés aux dépens des actes de soin cliniques. Le fait de toucher, de palper, ne compte pas ou très peu. Ce qui modifie le paysage de la discipline et des actes de soin. En psychiatrie, avec les DSM<sup>17</sup>, l'objectif n'est plus la vérité clinique du patient mais de tomber d'accord entre experts. C'est pour cela que ça marche d'ailleurs. Plus généralement, nous vivons dans une *démocratie du consensus*. Du coup, la vérité n'est rien d'autre que l'opinion. Les DSM deviennent un empire parce qu'ils permettent d'aboutir à un accord inter-juges, qui traduit une identification des cliniciens à la machine. En 1968, un chercheur, Robert Spitzer, invente un logiciel dans lequel il introduit les réponses à un questionnaire qu'il a fait passer et la machine lui recrache le diagnostic. Cela fait empire parce que cela amène les compagnies d'assurance à avoir des experts qui tombent d'accord, les labos à faire des essais thérapeutiques sur des populations homogènes que l'on a définies formellement comme appartenant à la même catégorie morbide.

On peut finalement être marxiste sans honte puisqu'on voit bien que

16. Gori R., 2015, *L'individu ingouvernable*. Les liens Qui Libèrent ; Gori R., 2014, *Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ?* Les liens Qui Libèrent ; Gori R., 2013, *La fabrique des imposteurs*. Les liens Qui Libèrent.

17. Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM est l'abréviation de l'anglais : *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*) est un ouvrage proposant des critères diagnostiques sur les troubles mentaux.

l'égalité, la liberté et la vérité ne sont que formelles.

*S/A : Comment analysez-vous les références fréquentes au bonheur actuellement ?*

Roland Gori : Ce qui me paraît intéressant, c'est de savoir ce qu'est le bonheur. Peut-être n'a-t-on jamais parlé autant du bonheur qu'aujourd'hui parce qu'on met en avant un concept alors qu'il a disparu comme phénomène. C'est devenu la rhétorique au nom de laquelle on prescrit un certain nombre de comportements considérés comme légitimes et, par conséquent, la soumission. Vous voulez être en bonne santé ? Mangez donc cinq fruits ou légumes par jour, faites l'amour tant de fois par semaine, si possible dans telle position, etc. J'exagère à peine. La médicalisation de l'existence devient le cheval de Troie par lequel on peut obtenir une soumission sociale librement consentie chez des individus en leur disant qu'on va faire leur bonheur et leur bien-être.

Quand on regarde l'histoire du bonheur, on constate que pendant une longue période il a été indissociable de l'autre, de la liberté politique, consubstantiel à la relation à l'autre. Il a toujours eu une dimension spirituelle et politique. Hannah Arendt a bien montré que cette conception disparaît quand les révolutions échouent. Elles promettent le bonheur entendu comme bonheur politique, c'est-à-dire comme bien commun, le partage avec l'autre de mon avenir. Aussi bien dans la déclaration d'indépendance des États-Unis que dans celle des Droits de l'Homme et du citoyen de la Révolution française, le gouvernement est censé tomber s'il

ne rend pas le peuple heureux. Ce qui veut dire participer au bonheur public, au bonheur commun. C'est une liberté politique puisque mon sort ne dépend pas de la Providence ou de Dieu ; il m'appartient et j'en suis responsable mais avec les autres. Et c'est cet « avec les autres » qui va chuter tout au long des siècles jusqu'au déficit démocratique d'aujourd'hui. ■